

■ Scènes | Kunstenfestivaldesarts

## Baroque d'aujourd'hui

► Jan Decorte met en scène "The Indian Queen".

► Intemporelle et actuelle, abstraite et charnelle, une création de pur et dense théâtre musical.

Le genre pourrait être hybride, hésitant, voire frustrant, ne contenter que les partisans de l'un ou l'autre de ses pôles, or le théâtre musical selon Jan Decorte revêt une cohérence singulière sans rien gommer, au contraire, de ce qui le compose.

Les mots de simplicité, justesse et émotion qualifiaient sa première mise en scène d'opéra, "Dido and Aeneas", en 2006. "Il ne faut rien de plus que des gens qui chantent et jouent bien", disait alors l'homme de théâtre. Cinq ans après, il retrouve Henry Purcell et l'orchestre B'Rock pour une œuvre baroque livrée sous un jour contemporain qui, semble-t-il, suit ces mêmes traces. Avec bonheur.

L'histoire de "The Indian Queen" (1695, pièce inachevée à la mort du compositeur) se déroule au Pérou et au Mexique, juste avant l'invasion espagnole. Zempoalla, souveraine mexicaine, est la "reine indienne" du titre de ce récit où joue aussi un rôle crucial le général Montezuma, héros aztèque. On parle ici de "semi-opéra" car dans la forme d'origine les passages musicaux alternent avec les scènes parlées et dansées. L'évolution a peu à peu vu disparaître les passages parlés : désormais la musi-



Hanna Bayodi et Havard Stensvold, interprètes d'une œuvre subtile et généreuse.

que prévaut et le livret, pour discontinu qu'apparaisse son cours, aborde les thèmes éternels que sont la guerre et l'amour, la rivalité et l'affection.

Ainsi Jan Decorte peut-il laisser s'exprimer son goût de l'abstraction, qui n'occulte jamais la part humaine, voire terre à terre, du propos. La forme

d'opéra, relativement primitive, se transpose avec force dans une dramaturgie qui cultive la simplicité.

La belle complémentarité des quatre chanteurs – la soprano Hanna Bayodi, le contreténor Risto Joost, le ténor Frederik Akselberg et le baryton Havard Stensvold – trouve en Sigrid Vinks, son jeu, sa danse, une complicité de regard et d'écoute autant qu'une assistance. Car c'est elle qui, le torse sanglé dans un corsage de métal, en osmose avec les parties orchestrales, distribue les accessoires et règle les déplacements, témoin des intrigues, des élans, de la gloire et de la jalousie qui se trament.

Cosignant la scénographie avec Johan Daenen, les costumes avec Sigrid Vinks et Sofie D'Hoore, les lumières avec Luc Schaltin, Jan Decorte en fait des éléments narratifs presque sauvages (à l'image des brusques changements d'éclairage entre les tableaux) sans tomber dans la redondance explicative.

Sous la direction de Frank Agsterribbe, l'orchestre – en noir mais sans veston et les pieds nus –, avec ses instruments anciens pour certains et un sens ensorcelant de la mélodie, prendra part aussi, de la voix, aux épisodes de chœur.

Passions et douleurs, songes et esprits, profondeur des sentiments, la matière foisonne, dépouillée pourtant de tout lyrisme. Offerte, humble et grandiose, désarmante et belle.

Marie Baudet

→ Bruxelles, Kaaitheater, encore le lundi 16 mai à 20h30. Durée : 1h15. De 20 à 25 €. Kunstenfestivaldesarts, jusqu'au 28 mai. Infos & rés. : 070.222.199, www.kfda.be

## Big bang en carton-pâte et gaucherie transcendée

► Au Kunsten, les créations s'enchaînent sans se ressembler. Fantaisies débridées de Manah Depauw ou René Pollesch.

Si rien ne rassemble vraiment l'"Eden Central" de Manah Depauw et le solo au titre interminable signé René Pollesch, ces deux pièces semblent affirmer en chœur le théâtre comme lieu de tous les possibles. La jeune créatrice belge s'en est allée explorer des mondes d'"avant le commencement", là où "l'œuf primitif" donna naissance non pas à la poule mais à une "gigantesque omelette en expansion". Big bang théorie qui en vaut d'autres, et qui ici pose les bases d'un paradis non pas perdu mais décidément méconnu. On y pénètre donc, pour se retrouver en présence d'êtres simiesques qui, au fil du temps, vont évoluer. Loin de nous refaire l'histoire du darwinisme, Manah Depauw tente un regard de biais sur l'histoire de l'humanité qui expliquerait

notre présent, nos âmes sensibles, nos individualismes forcenés, nos espoirs et nos impasses. C'est surtout sur nos peurs ancestrales qu'elle s'est penchée, les sondant à la lumière – comme une frêle lampe de poche dans une forêt obscure – des mythologies anciennes mais aussi des coutumes folkloriques qui, de façon récurrente, inversent dans une parenthèse carnavalesque les rapports sociaux. En résulte une pièce d'apparence fantasque, voire foutraque, volontairement transgressive – et souvent hilarante d'ailleurs –, mais extrêmement maîtrisée. "Eden Central" pour autant ne donne pas de leçons, sinon d'autodérision, mais soulève, sous ses dehors chaotiques, de pertinentes questions. C'est le théâtre lui-même qu'interroge l'Allemand

René Pollesch par la voix – et le corps ! – de l'acteur Fabian Hinrichs dans le monologue "Ich schau dir in die Augen, gesellschaftlicher Verblendungszusammenhang !" (Je te regarde dans les yeux, lien d'éblouissement social !) Le théâtre et la vie, et la politique, et la liberté. Le comédien (par ailleurs étudiant en politologie), parfois confondant de gaucherie, se révèle bête de scène et raisonneur entêté. "C'est la vérité qui est le champ de bataille, pas le mensonge", profère-t-il entre autres, avec la désinvolture de celui qui nous dit "peut-être enfin délivrés des choses que nous aimons", qui entame une partie de ping-pong, qui fait du plateau une arène, le présent absolu et suspendu, en danger.

M.Ba.